

Nuit blanche, magazine littéraire

Jacques Ferron, mon voisin...

Renaud Longchamps

Numéro 71, été 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/23185ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Longchamps, R. (1998). Jacques Ferron, mon voisin.... *Nuit blanche, magazine littéraire*, (71), 49–51.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Jacques Ferron

mon voisin...

Jacques Ferron

Par

Renaud Longchamps

J'habite sur le front cadastral du neuvième Rang. Les feux des lampadaires crépitent sur le boulevard Chartier. Dans le fracas des branches, je revois ma voisine jeter l'anathème sur l'équipe d'émondeurs qui, l'an passé, dégageait les fils électriques de son cher érable argenté. Désormais infortuné, l'arbre demeure le témoin inerte et dérisoire de sa vaste inconscience. Puis je m'habille de noir et vais marcher, parapluie en main, dans mon royaume de glace. À la croix lumineuse, au sommet du village, au loin, une à une, les lueurs vacillantes de l'humanité s'éteignent. Tout près, à portée de voix, dans le dixième Rang, je distingue nettement la frontière climatique du verglas.

Mois de janvier. Pluie de cristal. Tout autour, la nuit et le brouillard de glace, le bruit de cent ruptures et la fureur silencieuse des éléments. Dans ma chambre de bois, à la lucarne, je contemple les ténèbres des villages environnants, l'éclatante et muette désolation. Sinistre et splendide nature rompue par la nature, brisée par l'eau dans tous ses états.

Saint-Éphrem est épargné. La grande nuit étincelante descend de l'Ouest et vient mourir à mes pieds. Je demeure là, dans la *contemplostate*, avec mes cris dérisoires, seul contre la valse-hésitation de la pluie verglaçante.

Retour à la maison. À la télévision, les Québécois, admirables, démontrent une solidarité et une entraide sans faille. Que voilà un grand peuple qui mérite de tra-

verser les siècles, qui ne répond jamais aux aboiements racistes et xénophobes des partitionnistes. Que voilà un peuple civilisé, intègre, à l'intériorité achevée, à l'égal du peuple juif. Soudain je m'interroge : de corps avec la vie d'Autrui dans les durs moments de la nature dévoyée, pourquoi n'est-il pas également solidaire face au Conquérant, au véritable profanateur des peuples ? Bientôt, me dis-je, je

retrouverai la gestuelle humble et fière de mes pères, et l'exaltante beauté de la corvée. Je scierai le bois ; je fendrai le bois ; je le laisserai ensuite au dépôt de la Sécurité civile. Il prendra aussitôt le chemin de la Montérégie dévastée.

Mais pour l'instant la littérature m'appelle. Dans ma chambre de bois, par esprit de solidarité, à la chandelle, je lis *Par la porte d'en arrière*¹, livre d'entretiens de Jacques Ferron et Pierre L'Hérault. Ces entretiens furent menés en 1982, peu de temps avant le décès de Jacques Ferron. Malgré l'important décalage temporel, ils ont gardé toute leur cuisante actualité, comme toujours lorsque l'on parle avec intelligence et passion du cœur et de l'âme d'un peuple.

Voici un testament oraculaire, où Jacques Ferron se livre par petites touches impressionnistes à Pierre L'Hérault et au-dessus de sa tête, dans une suite de petites escarmouches quelque peu brouillonnes mais toujours brillantes. Face à un interlocuteur, l'écrivain contingente le discours et l'oriente à volonté, mais sans chercher à vaincre, ni à convaincre, même sur son propre terrain. Encore là, il s'y connaît en tactique oratoire comme en stratégie littéraire, se tenant tour à tour de chaque côté de la clôture qui sépare le champ fictionnel de l'écrit circonscrit de celui de l'oral mouvant et fluctuant.

Ces entretiens, tout en subtilités, n'ont rien de l'échange à bâtons rompus avec un quelconque parvenu, ni de la plate confiance sur les avatars du retour d'âge d'une étoile déclinante. Il y parle avec esprit et un brin d'humilité de ses premières armes littéraires, hésitantes et louvoyantes. Il nous communique sa passion pour la littérature, la grande comme la petite, tout en cherchant à redonner ses lettres de noblesse à notre tradition orale. De plus, il avoue qu'il n'a jamais écrit par devoir, mais par plaisir. Était-ce pour lui la façon magique de s'appropriier les pays québécois, toujours sur le bord de la déconfiture sociale et de la dislocation culturelle face à l'écrasante suprématie de notre voisin américain dans tous les domaines ? Il y parle enfin de ses débuts de jeune médecin en Gaspésie, en rupture de ban avec le profil du notable de l'époque. Et partout, toujours, l'humour et l'ironie dans tous ses états.

Dans ce livre révélateur, j'ai reconnu le Ferron déconcertant qui prenait toujours le contre-pied des idées dominantes du moment, le Ferron que j'ai eu l'honneur d'inviter, du temps de mes chères études, au Collège François-Xavier-Garneau, dans le cadre de la Quinzaine des écrivains québécois. Malheur à mes gauches et jeunes années ! Je n'avais pas choisi le lieu, ni la formule... Le va-et-vient incessant de jeunes libertins

insouciant et *enfumés* commandait à l'invité d'élever la voix afin de couvrir le vacarme ambiant du salon des étudiants, pour ainsi rejoindre la poignée de fanatiques de la littérature qui s'y trouvait. Au lieu de cela, Jacques Ferron baissa le ton. Médusés, les littérateurs en herbe se rapprochèrent au plus près de sa personne. La rencontre tourna alors à la confiance. L'instant d'une soirée magique, nous étions redevenus des enfants de la parole, de sa parole, réunis autour du feu sacré de la littérature. Comment imaginer autrement l'auteur de *La chaise du maréchal ferrant*, « petit

**Édition préparée et commentée
par Ginette Michaud et Patrick Poirier**
JACQUES FERRON,
PAPIERS INTIMES
Lanctôt éditeur, Montréal, 1997,
444 p. ; 28,95 \$

Marcel Olscamp
LE FILS DU NOTAIRE
JACQUES FERRON, 1921-1949
Fides, Montréal, 1997,
425 p. ; 29,95 \$

Tout d'abord, sachez que j'ai une parenté certaine, sinon une certaine parenté avec Jacques Ferron. Une parenté avec son fatum.

La mère de Jacques Ferron décéda en 1932 de la tuberculose. La première femme de mon père fut emportée cette année-là de la même maladie. Elle laissa à mon géniteur une fille, Marie-Marthe, ma demi-sœur. Quant au père de Jacques Ferron, il connut la déchéance financière et morale. Le mien fut ruiné dans un procès mémorable contre un automobiliste aussi vague que lui, mais défendu par nul autre que Robert Cliche, avocat de Saint-Joseph-de-Beauce, époux de Madeleine Ferron et ci-devant beau-frère de Jacques Ferron. O cruelle ironie !

Le père de Ferron ne se remit jamais de ses déboires financiers. Mon notable de père devint du jour au lendemain le fier nécessaire qui garda malgré tout sa dignité et la reconnaissance de ses dettes. Mais il ne se releva jamais de cette jambette financière et décéda cinq ans plus tard, à l'aube de la cinquantaine, muré dans son trop lourd chagrin. Son mutisme me parle encore. Il laissa derrière lui quatorze enfants, une femme aux limpides larmes, quelques morsures morales et un immense désarroi à mon cœur de neuf ans.

Tout au long de mon enfance, j'ai connu la privation et je portai longtemps

médecin de province » qui chercha « à se valoriser par l'écriture » ?

Ces entretiens sont bien sûr émaillés de saillies, mais surtout de fines et brillantes observations, toutes révélatrices du Ferron franc-tireur. À savoir que, en tant que peuple, « on aimait bien le côté théâtral, on applaudissait, mais ça ne voulait pas dire qu'on allait suivre cette rhétorique. On applaudissait aux sermons sur la tempérance, mais on allait prendre un coup dans l'étable ! ». Ce qui constitue, à l'évidence, la marque de commerce de notre éternelle ambivalence nationale, fort « bourrassienne ».

de très vieux vêtements. Je m'en amusais car j'étais toujours du dernier chic : le tout Saint-Éphrem partageait avec moi la même fière indigence. J'irai bientôt vers pareil dépouillement. Je parlerai alors de mon enfance avec la plus haute autorité de la souffrance. Mais je demeurerai à jamais cet impitoyable imprécateur : on m'a volé les meilleures années de ma vie, celles qu'un père donne à son fils.

C'est avec émotion que j'ai lu les *Papiers intimes* et *Le fils du notaire*, deux essais consacrés à la vie plus ou moins intime de Jacques Ferron. Le premier nous parle surtout de la correspondance échangée par le père Alphonse et le fils pendant plus de quinze ans. Ce corpus épistolaire s'ouvre sur une étude fort savante de Ginette Michaud qui complètent quelques historiettes « paternelles ». Précisons tout de suite que si les lettres de Ferron à son père éclairent quelque peu l'humble ferronien, je n'en dirai pas autant de la glose *tour d'ivoirienne* de Ginette Michaud. Pourquoi étriver le lecteur moyen avec certains commentaires aussi abscons que : « La difficulté à harmoniser et à hiérarchiser ces différentes facettes de sa persona sociale est ici évidente, les affects contradictoires produisant cette distorsion de l'image, divisée par ses allégeances inconciliables » ? Vous avouerez avec moi que ça fait beaucoup ! Ferron doit se retourner dans sa tombe, lui qui a toujours cherché à concilier l'oral souverain et l'écrit classique dans une grandiose simplicité. Heureusement, quand Ginette Michaud abandonne son discours pédant, il lui arrive de dépasser la risible analyse lacanienne ou le *strip-tease* freudien. Elle nous parle alors avec simplicité et justesse du jeune homme que fut Jacques Ferron, dans ses rivalités comme dans ses complexités avec son père. Cela nous donne des pages vraies, loin des ratiocinations et des mesurages de pattes de mouche.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce fils de notable savait composer avec le Conquérant, avouant même que « nous avons assez bien passé au travers des deux invasions américaines, assez fins pour ne pas donner prise ni d'un côté, ni de l'autre, restant neutres », donnant pour ainsi dire la raison première de notre étrange schizophrénie politique et de notre fort hésitante démarche du crabe. Pourquoi ? Pour la simple raison que « nous n'avons pas les moyens de faire la guerre » tout en concluant avec ces deux phrases terribles : « Je ne sais pas ce que le Québec peut apporter au monde. Je suis certain que ce

n'est pas assez important pour qu'on sorte les haches. » Sans vouloir provoquer des hurlements, j'oserais même avancer que, ce disant, Jacques Ferron cautionne *a posteriori* les plus viles attaques contre le peuple québécois entreprises depuis le référendum de 1995. Car il y a dans ces propos comme un relent de fatalité, que tout conquérant majoritaire sait toujours exploiter dans les moments de crise identitaire de la minorité. (Qui écrira les prochains *Protocoles des Sages de Sion* ? À lire la prose haineuse anti-québécoise qui circule au Canada anglais et ici même au Québec, n'est-ce pas déjà fait ? L'agenda

secret du Canada n'est-il pas de détruire le Québec en tant qu'État-nation, mais, avant tout, de nier l'existence du peuple québécois et de son droit à une terre reconnue et à des frontières sûres ? N'a-t-on pas agi ainsi avec le peuple juif avant de chercher par tous les moyens à le liquider ?)

Plus inquiétant, il lance cette autre pierre dans la mare du prêt-à-penser nationaliste, à savoir que « nous avons survécu comme peuple parce que nous étions utiles aux conquérants ». Utile à quoi, me diriez-vous ? Abondante main-d'œuvre docile et servile, longtemps porteurs d'eau et scieurs de bois, nos aïeux ont bâti ce pays pour la plus grande gloire des prédateurs anglo-saxons et du capital nomade. Aveu d'impuissance ? Non. Plutôt une rude leçon de réalisme géopolitique. Ce qui expliquerait pourquoi, toujours selon Jacques Ferron, les Québécois préfèrent les escarmouches à la guerre ouverte, la *guéguerre* sournoise à l'affrontement armé. Depuis le début de notre histoire, nous avons compris que les cultures et les peuples disparaissent rapidement et tombent dans l'oubli lorsqu'ils bravent les puissants conquérants sans tenir compte des rapports de force. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont jamais joué en notre faveur. Il suffit d'une petite extrapolation pour comprendre que nous obtiendrons notre indépendance le jour où nous deviendrons les meneurs culturels et économiques du Canada. Alors là, et seulement là, nous pourrions dicter les conditions de notre souveraineté au Conquérant dorénavant sur la défensive. Dans le confort et la différence, puisque tel est le puissant leitmotiv qui conditionne l'inconscient collectif du peuple québécois.

Je n'insisterai jamais assez sur l'importance de ces entretiens, que je qualifierais de *socioradiologiques*. Ils éclairent d'une lumière fort pénétrante la vie et l'œuvre de l'écrivain, et surtout son peuple. À chaque page, je reconnais les cent raisons de notre passivité, les mille passions dans nos résistances. J'en recommande chaudement la lecture, avant chaque élection partielle comme après tout référendum national. Quitte à se répéter, nous devons clamer que le peuple québécois est à l'image de Jacques Ferron. Il doit sans faute se reconnaître dans ses œuvres inachevées, dans sa folle singularité en terre d'Amérique, dans son exaspérante ambivalence et ses terribles atterroissements face à son avenir. ■

Espérons que le tir sera ajusté lors des prochaines livraisons des « Cahiers Jacques-Ferron » !

Patrick Poirier, dans le même livre, a su éviter l'inflation interprétative et l'abus de la théorie. Il nous donne à lire une prose à la fois riche et complexe, une prose qui a fréquenté et la chair et le cœur de l'œuvre, j'ajouterais même, en paraphrasant Ferron, La Plus Haute Conviction de l'écrivain. Voilà un chercheur qui a de belles fièvres théoriques. Il sait écrire au juste moment du lecteur, et tirer de la théorie comme de l'analyse juste ce qu'il faut de savoir et d'émotion, sans jamais abuser de l'autorité que confèrent les parchemins. Dans la foulée de Derrida, il décrit avec justesse les héritages du grand-père maternel et de la mère de l'écrivain, l'un de grossière folie dévoyée, l'autre de fine intelligence mesurée. Plusieurs de ses œuvres laissent voir un Ferron à la fois hanté et fasciné par ces deux fatums antinomiques. Là aussi, quelques historiettes réunies sous le titre « Du côté de la mère » terminent en beauté cet essai.

Que dire maintenant du livre de Marcel Olscamp ? Que des bons mots. Le parcours du jeune Ferron de 1921 à 1949 est ici élégamment présenté dans cette « genèse intellectuelle d'un écrivain ». À l'évidence, Marcel Olscamp sait enfilet avec doigté et adresse anecdotes et témoignages, correspondances et manuscrits. Dans un premier temps, il brosse un tableau aussi exact que révélateur de la parentèle de l'écrivain, tout en la situant dans le contexte sociologique de l'époque. Puis nous suivons Ferron pas à pas dans ses études, à l'armée, jusqu'en Gaspésie où il s'établira un temps afin d'exercer son métier de médecin, métier qui deviendra au fil des années son mécénat. Nous assistons enfin à l'éclosion de l'écrivain, à ses premières résistances dans l'armée, à ses amours rebelles ; bref, à tout ce qu'il faut attendre d'un jeune intellectuel engagé, en

rupture de ban avec sa classe sociale et le conformisme de son époque. Malgré cette démarche classique d'un intellectuel dans le siècle, Ferron, avec les années, ne s'est pas ramolli, ni jamais écrasé devant le pouvoir. Il sera de tous les combats et toujours du côté des humbles et des opprimés, de ses premières armes en Gaspésie jusque dans la relative folie dépressive de ses vieux jours.

Ces deux livres me brûlent. Après la lecture, je les tiens éloignés de ma mémoire. Ils reposent au soleil humide de mars et je souhaite vivement qu'ils vieillissent plus vite que moi. Il se trouve que je deviens de plus en plus envieux, et même jaloux de Jacques Ferron. J'aurais tant aimé écrire à mon père quelques lettres à la fois tendres et fantasques, respectueuses et cyniques, écrire une seule fois « Mon cher papa ». J'aurais tant aimé lui parler de mes joies et de mes colères, de mes espoirs comme de mes craintes. Parler au Grand Silencieux, rien qu'une fois. Comme Jacques Ferron savait le faire avec intelligence et esprit. Au lieu de cela, j'allais me recueillir sur sa tombe avec des fleurs tout aussi silencieuses que l'herbe folle et le vieux chêne brisé du cimetière. Et puis je soliloquais longtemps, penché sur son monument noir. Malgré mes longues suppliques, la voix de mon père n'est jamais montée de la terre. Pendant toutes ces jeunes années, j'ai dû me consoler avec quelques lignes griffonnées dans son journal intime où il parlait toujours de sa grande lassitude, de sa trop vaste fatigue. Mon père était un notable, certes, mais un notable de la souffrance. De la souffrance muette.

Maintenant revenu de tout, et même de la sombre éternité animale qui s'agitte en chacun de nous, je m'incline devant Ferron, cet immense écrivain qui a su parler avec justesse et finesse à tous les pères présents dans le ventre des opprimés. ■

Renaud Longchamps

1. *Par la porte d'en arrière*, par Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, Lanctôt éditeur, Montréal, 1997, 318 p. : 24,95 \$.